

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for Du 2 octobre 1905, 7 h du matin, Midi, 5 P. M., 8 P. M.

LES RECOLTES.

Les plaines abondantes de ces jours derniers et le vent violent qui les accompagnait et soufflait en ouragan à certains moments, ont causé quelques craintes au sujet des récoltes de coton et de sucre, les deux principaux produits de l'Agriculture de la Louisiane et du Sud.

Toutefois, le coton n'en a pas moins subi un déchet constant durant le mois qui vient de s'écouler, un déchet qui n'est peut-être pas aussi grave que celui qui se produit chaque année en septembre, mais qui sera d'autant plus sensible que le retard dans la croissance de la plante permettrait de compter sur une amélioration à cette époque.

Le rapport du département de l'Agriculture sur l'état de la récolte de coton, rapport qui doit paraître dans quelques jours, indiquera d'une façon exacte l'étendue du déchet. Il est probable cependant qu'il ne différera guère des rapports particuliers qui ont déjà été publiés et qui établissent que la récolte n'a pas dépassé les limites ordinaires.

Ce qui est à craindre, c'est une gelée hâtive. Le coton est très en retard, et si le froid survient plus tôt que les années précédentes, il surprendrait beaucoup de coton non encore arrivé à maturité et ferait des dégâts considérables.

Le rapport du département de l'Agriculture nous annonce aussi la quantité de coton égrené pendant le mois de septembre. Ce renseignement ne donne certainement pas une idée de ce que sera la récolte, mais il n'en a pas moins une importance suffisante pour que producteurs et négociants en tiennent compte en vue de leurs opérations futures.

Dans certaines parties du Sud, dans l'Alabama notamment, les cultivateurs de coton sont enchantés. La défoliation n'a pas dépassé cinq pour cent et le temps favorable à la cueillette dans les meilleures conditions possible.

En outre, la main d'œuvre ne leur fait pas défaut, comme à d'autres points. Ainsi, comptent-ils sur une saison prospère et se montrent-ils disposés à vendre leur coton à raison de dix cents le livre.

Il est douteux que le textile tombe au dessous de ce prix, mais en ce cas les cultivateurs le garderaient indubitablement. Ils sont déterminés à ne pas accepter de prix inférieur à celui qu'ils ont fixé. Des entrepôts ont été construits à divers points, et le coton pourrait être facilement abrité et conservé en attendant une hausse.

Dans d'autres parties de l'Alabama, la défoliation a été beaucoup plus grande, variant de vingt-cinq à cinquante pour cent à certains points. En outre, la main-d'œuvre est insuffisante.

En Louisiane la cueillette se poursuit activement, mais le rendement est beaucoup plus faible que l'an dernier. Les planteurs sont donc plus que jamais décidés à ne pas céder leur coton à bas prix.

C'est aux cannes à sucre que le mauvais temps a fait le plus de tort. Un temps sec était désirable pour permettre aux cannes d'arriver à complète maturité, et la pluie a eu pour effet de les maintenir vertes plus longtemps.

En outre, le vent en a couché les plus lourdes, ce qui est d'un grand inconvénient au moment où la rouille va commencer. Mais les dommages ne sont nullement irréparables, et quelques semaines de temps sec et froid apporteraient une amélioration suffisante pour compenser les dégâts faits par le mauvais temps la semaine dernière.

Somme toute, il semble que les récoltes de la Louisiane et du Sud, tout en ayant été légèrement avariées par le temps et en n'étant pas recueillies avec toute la promptitude désirable par suite de circonstances impossibles à prévoir, seront de nature à donner satisfaction aux planteurs et à ne pas nuire à la prospérité générale.

La visite du Président Roosevelt.

Il est définitivement décidé que le président Roosevelt visitera la Nouvelle-Orléans le 26 octobre.

Son arrivée dans notre ville avait d'abord été fixée au 24, mais certains changements ont été apportés dans l'itinéraire. Au lieu de passer par la Nouvelle-Orléans pour se rendre dans l'Arkansas, M. Roosevelt et ses compagnons de voyage visiteront d'abord Little-Rock, chef lieu de cet Etat, et de cette ville viendront directement ici.

De cette manière, les autorités de l'Arkansas n'auront plus à faire de sinagrées pour lever la quarantaine à la date du 15 octobre comme le leur avaient recommandé les fonctionnaires sanitaires de service à la Nouvelle-Orléans. C'est un excellent point de gagné et cette décision va nous épargner bien des sottises qui auraient été certainement dites s'il avait fallu continuer les négociations avec Little-Rock. C'est en même temps une excellente leçon donnée aux gens qui ne savent allusion à la fièvre jaune fait trembler et rend littéralement fous.

En décidant de visiter la Nouvelle-Orléans, comme il l'avait antérieurement promis, le président Roosevelt a voulu prouver au pays tout entier que la fièvre jaune, très bénigne d'ailleurs et qui soutiendrait avantageusement la comparaison avec les maladies qui affligent d'autres villes de l'Union, n'était pas pour lui le fléau que se plaisait à dépeindre des gens aussi égoïstes que pusillanimes, et qu'en outre il avait pleine confiance dans les autorités locales et fédérales qui lui assuraient qu'il ne courrait aucun danger.

Les Néo-Orléanais, parmi lesquels le président Roosevelt est éminemment populaire, lui sauront gré d'avoir tenu sa promesse malgré des circonstances qui auraient pu ébranler d'autres moins bien trempés que lui, et l'accueil qui lui sera fait le 26 octobre prochain sera digne à la fois de la réputation de notre ville et du Sud et de l'affection qu'éprouvent leurs habitants pour le premier magistrat de la nation.

Et sa visite fera taire tous ceux qui ne cherchent que des occasions de nous dénigrer, de

représenter notre ville comme un foyer pestilentiel, guidés qu'ils sont par la plus basse envie.

Après le Crime.

On ne lira pas sans intérêt, d'après le "Peester Lloyd," le récit que l'assassin Sobbe a fait de ses impressions. "Ce que j'ai ressenti, dit-il dans les vingt-quatre heures qui ont séparé mon crime et mon arrestation, je ne peux pas le dire. Je ne pouvais pas dormir, ni marcher, ni m'asseoir. Je ne sais même pas ce que j'ai fait ni ce qui m'est arrivé. J'allais de long en large dans ma chambre, comme étourdi et hétébé; je me raseais, mais je ne pouvais rester sur ma chaise, et je recommençais à marcher de ça, de là, sans but et sans pensée." Cette faiblesse nerveuse n'est heureusement pas commune à toute l'espèce.

On sait que Lacenaire n'était pas plus ému d'avoir tué un homme que d'avoir avalé un verre de vin. On cite un meurtrier qui, ayant assassiné une jeune fille, plaça le corps dans un sac de paille et s'endormit dessus. Un parricide tira du lit sa mère qu'il venait d'égorger, se coucha à sa place et s'endormit. Ce sont là de brillantes exceptions. Dans l'ensemble la profession fait pitoyable figure.

C'est ainsi que le criminel ne s'enfuit pas; il a peur de se déplacer. A l'ordinaire trois manières de se faire prendre. D'abord, en se débarrassant du cadavre. Il a, pour cela, divers expédients malheureux. Avez souvent, le coup en morceaux; c'est ce que Descartes appelait diviser la difficulté en autant de parties qu'il se pourra. Il le met en caisse et l'expédie par le chemin de fer, ou l'expédie de façon à faire croire à un suicide.

Il écrit des lettres anonymes pour accuser un innocent. Il se fait prendre, secondement, en prenant des précautions pour n'être pas reconnu. Il se fait couper la barbe et les cheveux; il change de vêtements; le coiffeur et le tailleur le dénoncent. Mais il se trahit surtout en parlant de son crime. Il éprouve une démangeaison irrésistible de le raconter. Il le confie à une femme, qui l'envoie à l'échafaud.

Machine à écrire pour aveugles.

L'école Braille vient d'adopter, à l'usage de ses pensionnaires, une machine à écrire fort ingénieuse, inventée par M. Ernest Vaughan, directeur de l'hospice des Quinze-Vingts. Elle permet aux aveugles de correspondre directement avec les voyants, et "vice versa".

Juste qu'il, c'était l'alphabet en relief Braille dont se servaient, pour traduire leurs pensées les malheureux privés de la vue. Ils écrivaient aux voyants en Braille, et les voyants leur répondaient en caractères usuels, naturellement, la connaissance du Braille exigeant une étude spéciale. De part et d'autre, il était donc nécessaire de recourir à un intermédiaire, ce qui, entre autres inconvénients, présentait celui de mettre le traducteur dans le secret de la correspondance. D'oresnavant, il n'en sera plus ainsi.

L'appareil imaginé par M. Vaughan est à la fois simple et d'un prix à la portée de tous. Il comporte des caractères doubles. D'un côté, ceux-ci sont du système Braille, et de l'autre ils appartiennent à l'alphabet usuel. Cette explication iconique suffit à faire comprendre que de cette façon, une phrase, écrite en Braille, se traduit d'elle-même, au fur et à mesure. De même, l'écrivain ordinaire se transforme en Braille, si l'on retourne la grille.

Il a été très occupé, depuis le moment de son arrivée jusqu'à la fermeture des bureaux. Quelques visiteurs se sont entretenus avec lui.

Des Héros.

New York, 2 octobre.—Un sauvetage qui, aux yeux des officiers du cuirassé "Alabama", est un des plus héroïques que l'on ait vu dans la marine depuis bien des années, a été effectué par trois marins de ce navire de guerre, au large de Provincetown, samedi.

Les héros en question sont Edward Wagner, William Brannon et E. V. Anderson, et l'homme qu'ils ont sauvé est un marin du nom de Andrew Anderson.

L'"Alabama" est le vaisseau-amiral de la seconde division de la première escadre de la flotte Nord-Atlantique qui est arrivée ici hier.

L'ordre avait été donné de lever l'ancre pour se rendre à New York. Les chaînes s'étant embarrasées près de la carène du vaisseau il devint nécessaire de faire descendre quelqu'un pour les détacher, et c'est à Anderson que la tâche incomba.

Tout marchait bien quand la manœuvre contrôlant le treuil autour duquel on enroulait la chaîne fut lâchée. Une minute plus tard l'ancre était dans dix brasses d'eau et Anderson s'était enfoncé avec.

Ayant réussi à détacher la corde qui l'avait entouré des reins, le marin essaya de remonter à la surface de l'eau mais au lieu d'y arriver, il se heurta à la carène de l'Alabama.

Il tenta trois fois de revenir sur l'eau et finit par perdre connaissance.

Le capitaine W. H. Breder avait donné l'ordre de ramener très vite l'"Alabama" à l'endroit où le marin avait disparu et Wagner fut le premier qui aperçut Anderson. Il plongea dans la mer et nagea jusqu'àuprès du marin qu'il saisit par la taille.

Il parvint à maintenir sa tête hors de l'eau jusqu'à ce que Brannon et E. V. Anderson qui s'étaient aussi jetés à l'eau se fussent portés à son secours.

Un service d'automobiles à l'usage des négres.

Nashville, Tenn., 2 octobre.—La Union Transportation Company, une organisation créée par des gens de couleur, mettra demain en opération à Nashville cinq automobiles devant servir au transport des voyageurs négres dans les quartiers de la ville. Les principaux négres de Nashville sont intéressés dans l'aventure et prétendent qu'ils ont amplement de capitaux.

Depuis que la loi interdisant aux gens de couleur de voyager avec les blancs dans les cars électriques, a été mise en vigueur, le nombre de noirs employant ce moyen de transport a grandement diminué.

A WASHINGTON.

Washington, 2 octobre.—M. Root a formellement pris en mains aujourd'hui le portefeuille des affaires étrangères. Il est venu de bonne heure ce matin au département d'Etat, où il a trouvé M. Bacon, le nouveau sous secrétaire. M. Root a eu ensuite une longue conversation avec M. Loomis, le sous-secrétaire en retraite.

Le sénateur Proctor est le premier visiteur qui se soit présenté ce matin au département d'Etat. Il s'est entretenu pendant quelques instants avec M. Root.

M. Jusserrand, l'ambassadeur de France, est arrivé au département vers midi et a eu une conversation de près d'une heure avec le secrétaire Root. La conversation a roulé principalement sur la question vénézuélienne et sur le différend qui s'est élevé dernièrement entre la France et le gouvernement de Castro au sujet de la Compagnie française du Câble.

MARIAGES, NAISSANCES ET DECELS

MARIAGES.—Joseph O. Nillen à Ella Bouch, Isaac W. Dossion à Louisa Pine, Neal Addison à Ida Charleport, John G. Stricker à Charlotte Clary, John M. Kenny à Vye Peter Griffin, Charles L. Bridges à Viola Cenillette.

NAISSANCES.—Mmes V. Francis, une fille; A. Cartier, une fille; O. Lynecker, une fille; H. Eiernann, une fille; G. Williams, une fille; A. Richards, un garçon; J. Murtagh, un garçon; M. Schilde, un garçon; G. Montgomery, un garçon; G. Favalora, Jr., une fille.

DECELS.—Petronille Nijel, 18 ans, Couvent de l'Adoration Eucharistique, Espagne et Marais; Mme Henry Scholl, 50 ans, 730 Espagne; Sarah A. Casey, 9 ans, 3335 Canal; Vye Catherine J. Ahey, 74 ans, 2648 Avenue Tulane; Vye Fannie Noid, 63 ans, 721 Roberts; A. E. McDonald, 29 minutes, 1127 Orange; F. B. Henrich, 55 ans, 710 St-Pierre; F. C. Mm. Margaret Levy, 39 ans, Infirmierie Toure; Vye Mary Senat Hamilton, 59 ans, Delaronde près Olivier; Harriet Smith, 73 ans, 1300 Cambodge; D. Crowley, 39 ans, Hôpital de Charité; Harriet Benjamin, 98 ans, 1802 Isonia; A. Namias, 16 ans, 2901 Jumeaux; Clarence Roman, 4 ans, 3319 Bourgoingue; V. A. Fortinet, 69 ans, Hôpital de Charité; E. Reed, 4 ans, Naval Reserve, Alger; C. Brox, 33 ans, Hôpital de Charité.

TRIBUNAUX.

COUR CIVILE DE DISTRICT.—Southern Vehicle Mfg Co. vs I. J. Kelly, réclamation de \$149,06. Mme A. Hayes vs Chas Hand, confession de jugement de \$250. Security Brewing Co vs T. Hollander et Wm J. Brady, injonction.

Succession overties: Eliza Strode, Willis Wilson, J. J. Brown. Demande d'émancipation: Ines Meynier.

COURS DE FRANÇAIS.—Les parents soucieux que leurs enfants ne soient pas notre belle langue française pendant la fermeture des écoles, apprendront avec satisfaction que M. Maurice Breaux, le distingué professeur d'intercompréhension française et son cours de français de vacances. Nous avons déjà constaté le succès qu'a rencontré la méthode de M. Breaux, et nous sommes tout à fait disposés à nous occuper de ce cours d'été. Les élèves qui ont suivi ce cours ont obtenu de très bons résultats. S'adresser au No 1400 rue Pasteur 8e arr.

Arrestation.—Clémentine Martin, alias Mme Adèle, une tireuse de cartes a été arrêtée en sa demeure rue Villère 1011, hier après-midi par l'agent de police Mooney. Elle a été écrouée au poste du quatrième precinct.

Perturbateur.—Vers huit heures et demie hier soir un inconnu a tiré un coup de revolver à l'angle des rues Liberté et Girod et s'est enfui avant l'arrivée des agents de police.

Hôpital de Charité.—Les administrateurs de l'hôpital de charité se sont réunis hier soir en séance régulière. Les affaires de routine seules ont été discutées.

LE TRAITEMENT RATIONNEL des Maladies d'Estomac. Glycozone. Un Germicide Puissant et Insoluble. Endoué par les Principaux Médicins. Nageons vingt-cinq cents pour payer le port de la Boîtelette d'Essai. En vente chez les principaux pharmaciens.

Le rapport du département de recensement sur la quantité de coton égrené et mise en balles à la date du 25 septembre est arrivé hier à onze heures du matin à la Bourse au Coton. Le total est de 2,343,031 balles, soit 29 pour cent de moins qu'à la date correspondante l'année dernière.

Scandale dans un cimetière.—Jessie Brown a comparu hier devant la seconde cour de recorder sous les accusations d'ivresse, de bris de paix, d'usage de langage obscène et de menaces, et a été placée sous \$100 de caution. Un jeune homme accompagné d'une jeune fille, arrivé en voiture au cimetière Greenwood, était descendu pour visiter la tombe de sa mère quand Jessie Brown s'accommodait une autre femme, s'est avancée et l'a saisie à la gorge, en l'injuriant à grands cris.

TRIBUNAUX. COUR CIVILE DE DISTRICT. Southern Vehicle Mfg Co. vs I. J. Kelly, réclamation de \$149,06. Mme A. Hayes vs Chas Hand, confession de jugement de \$250. Security Brewing Co vs T. Hollander et Wm J. Brady, injonction.

COURS DE FRANÇAIS. Les parents soucieux que leurs enfants ne soient pas notre belle langue française pendant la fermeture des écoles, apprendront avec satisfaction que M. Maurice Breaux, le distingué professeur d'intercompréhension française et son cours de français de vacances. Nous avons déjà constaté le succès qu'a rencontré la méthode de M. Breaux, et nous sommes tout à fait disposés à nous occuper de ce cours d'été.

Acheteront un \$259 BON PIANO NEUF PIANOS AU MAGASIN DE MUSIQUE DE GRANDMAISONS LA GRANDE MAISON DE PaiEMENTS Mensuels. Paiements de \$10 à \$6 par mois—sans intérêt; ou bien en paiements par semaines si vous le préférez.

Feuilleton. L'Abelle de la N. O. LE VIOLONEUX GRAND ROMAN INEDIT PAR CHARLES MEROUVEL DEUXIEME PARTIE ROSE ESTEREL IX PREMIERE RENCONTRE. En arrivant à la terrasse du cabanon, le jeune homme se di-

ait qu'il tombait en plein mystère dans cette maison qui lui était bien connue, car il y était venu plus d'une fois de Chambly en compagnie de la générale Deville, très liée avec Marguerite Beaulieu comme avec M. de Rohaire. Toutefois ses pensées, très vagues, se réunissaient en un sentiment de joie profonde, dans l'ivresse d'un amour naissant et la satisfaction de savoir que vient de découvrir un trésor.

—Je n'en ai pas non plus. Sa voix avait pris tout à coup un accent de mélancolie navrante. Le jeune homme crut la voir se mordre les lèvres dans une seconde d'émotion. Elle s'inclina en murmurant: — Au revoir, monsieur... et disparut dans le vestibule. Le fillet de la générale Deville eut la sensation de se trouver dans un désert. Les anciens donnaient un carquois au petit dieu, fils de Vénus, qui s'appelait Cupidon. L'avocat avait senti une de ces fêches lui traverser le cœur. Mais presque aussitôt il fut consolé de cette déception. La châtelaine de Belfonds se montra à son balcon et appela: —Monsieur Jacques!

Un baume lui coulait dans les veines. Il allait donc revoir la jeune inconnue qui du premier abord avait produit sur son esprit une de ces impressions qui s'effacent difficilement. Il enviait le conseil de la vicomtesse et se dirigea du côté de la charmille où de longues années plutôt Angèle de Rohaire avait eu avec le beau Roland un entretien qu'elle avait dit souvent se rapprocher. Il ne faut pas jouer avec le feu. Que de fois elle se l'était redit! Assise près de M. de Rohaire, dans sa chambre, la vicomtesse lui parlait de celle qu'elle aimait elle pouvait appeler sa pupille avec un sentiment d'orgueil. C'était à Belfonds surtout qu'elle en avait apprécié les qualités. Elle le lui disait. Là, elle avait en le temps de la questionner à loisir, de lui parler antrement que pendant les quelques heures qu'elle lui consacrait à Cannes ou à Nice, dans ses courts voyages en Provence. D'ailleurs, Rose avait alors sa timidité de pensionnaire, la défiance que lui inspirait l'inconnue qu'elle voyait si rarement et qui ne lui paraissait du seul être pour lequel son imagination s'emportait que pour lui dire qu'elle se le connaissait jamais. Tandis qu'à Belfonds, séduite par la grâce de sa pupille et sur

sa demande, la châtelaine s'était décidée enfin à aborder ce sujet, à la traiter non plus comme une écervelée incapable de s'occuper de choses sérieuses de la vie, mais comme une grande jeune fille qui doit choisir son chemin et connaître la situation à laquelle sa destinée l'appelle. Mais n'arrive-t-elle pas un moment où les femmes sont comme les roses et s'épanouissent, tout à coup sous un rayon de soleil printanier? L'enfant perdue de la Roseaie était à cette heure-là. Bruquement, elle était apparue à madame de Langay et à Lisa, sa confidente, métamorphosée et vraiment saisissante, de grâce et de beauté. Que lui avait-il fallu? Sortir de sa retraite de la Peyrade et de sa prison de Grasse, et passer trois ou quatre jours entre les mains des artistes de la mode, l'ingerie, robes et manteaux, de la rue de la Paix et de ses environs. Une sorte de miracle s'était accompli. Avec sa vive intelligence, en quelques heures, elle avait tout vu, tout compris. Sa raison aussi avait vivement impressionné la nièce de M. de Rohaire. Sa franchise, sa réserve et la dignité de son caractère imposaient une sorte de respect chez une enfant si jeune encore et que l'expérience de la vie n'avait

pas instruite et formée. Marguerite dit à son oncle: —Ainsi vous l'avez rencontrée? —Après du Val-aux-biches. Qu'allait-elle y faire? La nièce observa: —Le hasard peut-être.... L'ancien conseiller eut un ironique sourire. —Le hasard est un dieu qu'on invoque trop souvent, dit-il. Je n'y crois pas. En somme, pourquoi nous cachais-tu la présence de cette enfant à Paris et ton voyage à Belfonds? —Parce que j'ai une responsabilité à son sujet.... Ma conscience n'était pas tranquille.... Je me suis trop peu occupée d'elle jusque-là.... Elle arrive à un âge périlleux où son avenir doit se décider.... J'ai voulu l'étudier, la connaître, avant de prendre une détermination. —Le résultat de tes études? —Je ne suis pas fixée.... Elle essaya d'adoucir M. de Rohaire qu'elle sentait sous le coup d'une évidente mauvaise humeur et lui dit: —Elle est bien belle, n'est-ce pas? —Oui. —Et très digne d'intérêt. —Sans doute, à plus d'un titre.... —Alors.... —Alors? demanda M. de Rohaire en la voyant hésitante. La vicomtesse avoua timidement: —J'ai songé à m'en faire une compagne. —A Belfonds? —Partout où j'irai. Marguerite posa sa main délicate et frêle sur celle de son oncle et reprit: —Pensez donc à ce que deviendra mon existence dans quelques années, à ce qu'elle est dès à présent, seule au monde, sans mari, sans enfants!... —Peut-elle les remplacer? —Non, sans doute, mais, seule de son côté, elle pourrait s'attacher à moi, cher oncle, comme je m'attacherais à elle. L'ancien conseiller regarda sa nièce avec des yeux où il y avait un peu de hantaise pitié. —Ta oublierais son origine? demanda-t-il. Elle s'anima. —J'y ai trop longtemps songé, fit-elle, le cœur plein de resentiment que j'ai peut-être en tort d'entretenir avec une sorte de passion mauvaise et oruelle.... Adopter cette jeune fille, la garder près de moi, étendre dans une âme malade, la mienne, cher oncle, les haies que je me suis si souvent reprochées, ne serait-ce pas le meilleur moyen de mettre fin à l'affreux drame qui nous a fait à tous une si pénible existence? J'avais conçu des rancunes légitimes peut-être que je ne vous ai jamais avouées, malgré ma confiance en vous... Je me plaignais à torturer Angèle, je rougis de vous le confier.

—Je n'en ai pas non plus. Sa voix avait pris tout à coup un accent de mélancolie navrante. Le jeune homme crut la voir se mordre les lèvres dans une seconde d'émotion. Elle s'inclina en murmurant: — Au revoir, monsieur... et disparut dans le vestibule. Le fillet de la générale Deville eut la sensation de se trouver dans un désert. Les anciens donnaient un carquois au petit dieu, fils de Vénus, qui s'appelait Cupidon. L'avocat avait senti une de ces fêches lui traverser le cœur. Mais presque aussitôt il fut consolé de cette déception. La châtelaine de Belfonds se montra à son balcon et appela: —Monsieur Jacques!